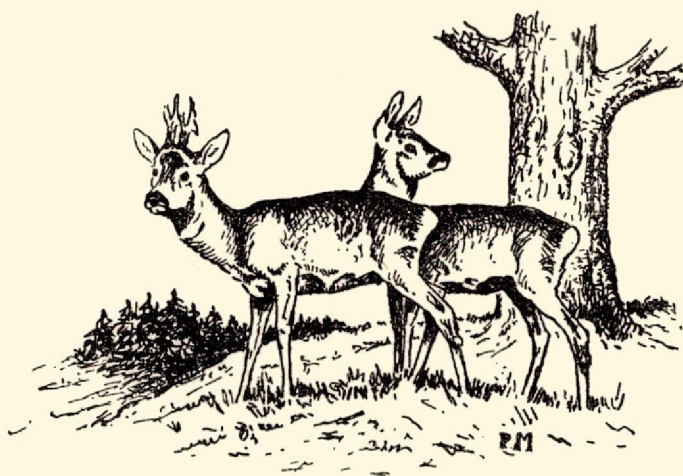


COMMANDANT DE MONTERGON

VENEURS

QUELQUES ÉQUIPAGES
CONTEMPORAINS

*ILLUSTRATIONS D'EUGÈNE LELIÈVRE,
PAUL MARCUÉYZ, ANDRÉ MARCHAND, H. DE GUYON*



A PARIS
AUX ÉDITIONS DU CENTAURE

MICHEL DELAVEAU, ÉDITEUR



EQUIPAGE DE BOISFLEURY

LE triangle géographique ayant pour sommets Châteaubriant, La Roche-Bernard, Paimpont, a pour aire un terrain de landes, de marais, de taillis-fourrés, un de ces paysages graves, abandonnés à la nature par lesquels, sur ses marches, s'annonce la Bretagne. C'est là dedans, depuis la Restauration, qu'ont couru les meutes de Boisfleury.

ÉQUIPAGE DE BOISFLEURY

L'ancêtre de l'équipage, M. Pierre DE BOISFLEURY, fut grand chasseur de loups, comme on était à son époque. Il débuta petitement avec peu de chiens. Elle ne requerrait pas nombre, mais qualité, la dure poursuite de ces animaux intraitables qu'il fallait mener des heures et des lieues avant de les acculer à leurs fins. Ils abondaient dans le pays et le dévastaient. Vingt-neuf furent tués et pris à courre en une seule année. C'étaient des chiens français, que M. DE BOISFLEURY mettait dans cette voie.

Grand, solide, remarquablement vigoureux, au point de pouvoir, au pas de gymnastique et le fusil en main, suivre ses chiens sur un vieux loup, au tour complet de la forêt de Gâvre (5.000 hectares) : je livre le calcul du parcours à vos méditations arithmétiques; sa même meute, il la pouvait conduire sur le lièvre, le loup, le sanglier.

La guerre de 1870, comme, plus tard, celle de 1914-1918, avait ouvert la voie à une invasion, en hordes, de bêtes noires. On les rencontrait par compagnies de 30 à 40; les solitaires atteignaient 300 livres. Autre fléau, moins homicide que le loup, mais aussi destructeur. M. DE BOISFLEURY y fit face comme à l'autre et se mit au vautrait. On le vit, en forêt de la Bretesche, aux prises avec un grand vieux solitaire qui le mit sévèrement à mal. Il le servit quand même et en sonna l'hallali. Après quoi, il gagna son lit, dont il ne put sortir de deux mois.

Nous verrons l'équipage changer de spécialité, mais il n'oubliera jamais celle-ci et il y sera retourné lorsqu'en 1920, nous le trouverons dans le bois de Beaucel, couplé avec la meute Pioger-Saint-Germain sur un cochon de 320 livres qui fut porté bas en une heure et demie.

La deuxième génération des maîtres de l'équipage eut trois têtes, Louis, Henri et Arthur DE BOISFLEURY, fils du fondateur. Veneurs de fine classe, ils se complétaient tout justement et il semble que ce fût pour eux que le comte DE CHABOT ait écrit : « On ne chasse bien qu'à trois ».

Louis, observateur impitoyable et précis, faisait le pied lui-même et rembuchait les animaux. Il n'était guère de vol ce l'est qui lui échappât et l'équipage n'a jamais pu nombrer ce qu'il lui dû de prises.

La spécialité d'Henri était de découpler au bon moment et de disposer les relais aux endroits opportuns. De la chasse, il ne recevait pas seulement le plaisir de la vénerie, mais la communion aussi à cette nature où il s'épanouissait, dont il rendait les harmonies par la musique perlée de sa trompe, l'âme par celle de ses vers et la vie en des contes charmants que le « Nemrod » était fidèle à accueillir.

La trompe d'Arthur soutenait, sans déchoir, celle de son frère. Le troisième BOISFLEURY était spécialisé dans la suite; tenace, piquant dur et toujours près des chiens, il avait hérité de la témérité paternelle. Un jour qu'il était parti seul chasser le renard, la chance le mit sur la voie d'une belle 4^e tête, qui, après une chasse de trois heures, vint tenir les abois dans les taillis du Rosay, en forêt de Gâvre. Rien sur lui pour servir l'animal et il s'agissait de donner raison quand même aux chiens. M. DE BOISFLEURY traita le problème par l'audace. Il mit pied à terre se glissa dans des brousses jusqu'à portée du cerf et, brusquement, l'ayant saisi par une patte de derrière, il le renversa en criant « Hallali, mes beaux ! » Ce qu'il fallait démontrer.

M. Arthur DE BOISFLEURY est mort centenaire. Il avait atteint ses quatre-vingt-dix ans qu'on le voyait encore à toutes les chasses. Il les suivait maintenant en voiture, accompagné de son second fils, la trompe en sautoir. Il fallait voir ce beau vieillard arrêté sur quelque carrefour, à bon vent, entouré d'un essaim de jeunes femmes et de jeunes filles auxquelles il donnait un petit cours souriant de vénerie, tout en les renseignant sur les péripéties et les rumeurs de la menée : « Cette trompe que vous entendez là-bas, c'est celle de mon « fi » Pierre. Ça, c'est un bien-aller... Ah ! cette « fois, c'est un bat l'eau... »

Combien touchante, cette vieille passion, entourée et respectée, et qui s'émeut aux notes d'une trompe, fille de la sienne. Mon fi Pierre...

Bien jolie trompe aussi, celle-là, maîtrise héréditaire échue à un veneur passionné, cavalier à tous risques; ceux qui l'ont connu, quand ils en redemandent

ÉQUIPAGE DE BOISFLEURY



Château de Boisfleury - Statue de Saint Hubert et la harde des jeunes chiens

l'image à leurs souvenirs, c'est sur les gros talus, à la tête des chiens, le bien-aller à pleins poumons; ou bien aux prises avec ces redoutables vieux solitaires qu'il affrontait de toute son audace, de toute son adresse aussi, car nul ne savait mieux placer sa balle au point mortel; où mieux encore, dans l'intimité charmante, parfumée de bonté et de courtoisie qui était la sienne, celle de M. Pierre DE BOISFLEURY.

C'était à lui, chef de la troisième génération qu'était passé le fouet et voici qu'il vient de mourir au Boisfleury. Son fils aîné, capitaine de dragons et prisonnier de guerre, n'a pu lui fermer les yeux. C'est M. Joseph DE BOISFLEURY, frère de M. Pierre et second fils de M. Arthur, qui a pris l'équipage, réduit par le malheur des temps à une dizaine de chiens. A soixante-dix ans, il m'écrit, de son château de Bruc, en Guemené Penfao : « Espérons, saint Hubert aidant, que nous pourrions reprendre bientôt les vieilles traditions de la vénerie française. »

Ah ! M. de BOISFLEURY, comme vous êtes bien des vôtres et qu'il tient donc de jeunesse dans cette épithète de « vieille », quand c'est sous votre plume qu'elle éclôt !

Qu'il y tient aussi de belles habitudes, de celles qui intègrent la vie et les gestes des hommes aux sites, aux climats, aux habitudes de leur terre ! Ce sont ces longues fréquentations des hommes qui donnent aux paysages leur accent pathétique. Plus d'un siècle a vu l'équipage de Boisfleury œuvrer sur son territoire. Il était familier aux gens, il faisait partie des mœurs et des aspects de ce pays. Sa célébrité lui est venue à la fois de son excellence et de ce long usage.

Tout fidèle que fut cet usage, il n'était pas exclusif. Il fut une époque où les Boisfleury entrèrent dans la société du Gâvre.

Entre Nantes et Rennes, le Gâvre se dresse, sortant d'un sol de landes dont la simplicité dépouillée laisse une majesté saisissante à la montée des grands fûts. Colonnes d'un temple naturel et superbe, c'est au soleil couchant qu'il faut les regarder, comme les pinèdes landaises, quand la lumière inclinée les pénètre et les colore. Là règnent des arbres sacrés, chênes vultueux, hêtres sans âge et cet illustre Chêneau Duc, qui fut un rendez-vous de chasse de la duchesse Anne et de quelques rois de

ÉQUIPAGE DE BOISFLEURY

France. Il s'est trouvé, à l'équipage Boisfleury, des âmes qui en ont compris la poésie et une lyre pour l'exprimer.

*J'aimais à contempler ton antique vieillesse
Qui ramenait en moi l'histoire d'anciens jours...
Au sein de la forêt tu fus le patriarche...
Toi, digne souverain des landes et des bois.*

Ainsi avait rêvé Victor DE LAPRADE. Ainsi, en des vers pareillement graves et sonores — le ton de sa trompe ! — a rêvé M. Joseph DE BOISFLEURY, écho, en mineur, aux fanfares de son oncle Henri, dont tout proche va nous parvenir l'accent.

Dans la Société du Gâvre, l'équipage retrouvait MM. SAY, le baron ARNOUS-RIVIÈRE, les comtes DE LA ROCHEFOUCAULD, DE ROCHEFORT, DU HALGOUET, Paul et Albert DE SERRANT. On chassait régulièrement le cerf et les équipages couplés amenaient parfois 200 chiens. Quelles menées, à travers les futaies séculaires, quelle musique sous leurs voûtes, celle des abois et celle des trompes, et cette « Fanfare du Gâvre » que M. Henri DE BOISFLEURY a dédiée à la belle forêt !

*Salut, vieux Gâvre, faunes et sylvains,
Ronds points, breuils et futaies
Des druides et des anciens Romains,
Salut, vieilles Chênaies.*

Et, toujours, cet air des lisières de Bretagne, grave et vigoureux.

Avant 1914, les grands animaux s'étant raréfiés, BOISFLEURY s'était mis dans la voie du chevreuil et du renard. Après ceux du loup, du sanglier et du cerf, c'était le quatrième âge de son histoire. On prenait, bon an, mal an, une quarantaine d'animaux dans les forêts et bois voisins.

En fin de saison, une série de déplacements sur le chevreuil amenaient l'équipage en forêt de Lesay, au comte DE TROGOFF; dans les bois de la Driennais, chez le comte DU BOUEXIC; chez le comte DE QUÉNÉTAÏN, à la Mollière; en forêt neuve, chez le comte FOUCHER DE CARHEIL et au bois de Beaucel, propriété des maîtres d'équipage : tout — ou à peu près — le territoire du Rallye Bretagne. La moyenne des prises était d'une vingtaine d'animaux, malgré la difficulté du change, un terrain très accidenté et de nombreux cours d'eau, dont la Vilaine.

Durant l'entre deux guerres, l'équipage, en conservant la voie du renard, s'était remis à celles du cerf et du sanglier, presque constamment couplé avec l'équipage de Briord, que possédait et dirigeait M. J.-B. ÉTIENNE. Encore un veneur manchot celui-là et qui, comme le baron DE CHAMPCEVRIER, ne l'était que dans son anatomie. A part quelques déplacements en Ile-et-Vilaine et Morbihan, on chassait surtout en forêt du Gâvre et dans les bois de Plessé. La meilleure saison fut de : 45 sangliers, dont de très vieux solitaires qui n'étaient certainement pas nés dans le pays. Preuve indubitable des migrations de cette espèce.

La remonte des chevaux se faisait sur le pays qui fournissait de bons demi-sang, de moyenne taille, très vigoureux. Il est bien rare qu'un pays ne produise pas les animaux propres à son usage. Les BOISFLEURY, veneurs de terroir, ont eu la sagesse et peut-être la pitié, de s'en tenir aux chevaux de chez eux.

Les chiens étaient anglo-poitevins, gascons-saintongeais et l'élevage se faisait toujours au chenil même. Les plus célèbres furent : le fameux *Marsillan* qui, sous la conduite de l'aïeul Pierre, prenait seul et étranglait son louvart, après deux heures et demie de chasse au fort; *Relais* qui, à la connaissance de M. Joseph DE BOISFLEURY, fut le meilleur chien de change sur le cerf et le chevreuil; *Jovial*, un grand bâtard de Gascogne, qui prenait à lui seul un cerf ou un sanglier; *Torpilleur*, bâtard poitevin, grand et beau chien, très vite, très vigoureux, toujours en tête jusqu'à l'hallali. Il fut le plus vieux chien de l'équipage, mort à plus de douze ans.

La façon de l'équipage a toujours été de piquer les chiens au plus près, sans jamais dépasser la voie. « Dressant et redressant », telle est la devise, qui, sur le bouton des tenues bleu de roi à parements grenat, entoure la hure de sanglier. C'est ainsi qu'ont

RALLYE BRETAGNE

servi les fidèles piqueux du Boisfleury : Charles CHEVALIER, ancien piqueux du comte DE PERRIEN, breton intégral, passionné pour la chasse, un peu chaud de gueule sur la voie; Jean RAVÉ, dit Fleur d'Ajonc, qui lui succéda, fils d'un piqueux de Briord, entré à seize ans à l'équipage, il fut l'élève — et le meilleur — de M. Joseph DE BOISFLEURY, excellent cavalier, ferme à piquer, admirable trompe; enfin Gustave RIPAULT, type du vendéen, celui-là, sobre, correct, une tenue impeccable. C'est encore lui qui sert l'équipage. La résidence du chenil a toujours été au château du Boisfleury

*Le Boisfleury, noble et riant manoir,
Gracieux séjour, sur asile du veneur,
Toi dont l'écho redit si bien le soir
Et les déboires et les joies du chasseur...
Saint Hubert, y trouvant les lieux propices,
Porta chez toi ses flèches, son carquois,
Qui donc s'étonne, sous de tels auspices,
De voir tes hôtes te quitter pour les bois.*

(La Boisfleury, M. Henri DE BOISFLEURY.)

C'est à regret, aux accents de leur fanfare, que nous les quittons, ces « hôtes du « Boisfleury », belle race de veneurs loyaux et tenaces, belles mémoires des morts, belles figures des vivants et qu'autour d'eux nous saluons les fidèles qui ont suivi et honoré l'équipage, le baron ARNOUS-RIVIÈRE, qui en fut, un temps, l'associé, le général Joseph DE BOISFLEURY, MM. Marion DE PROCÉ, DU ROSTU, les comtes Amaury DU HALGOUET, DE SAINT-GERMAIN, DE PIOGER, DE GOUYON, DE FRESTON, DE QUENÉTAIN, les vicomtes H. DE GOUYON, Bernard DU HALGOUET, DU BOUEXIC, DE CHANTÉRAC, le comte et la comtesse DE TERLINE, MM. DE RENGÉRVÉ DU SAINT et LE GOUVELLO, tous ceux que l'amour de la belle vénerie a groupés en ces lieux « que saint Hubert a trouvé propices ».

.....
L'équipage a repris ses laisser-courre à l'automne de la saison de chasse 1947, avec les mêmes associés qu'avant la guerre, mais il découple souvent avec le Rallye Bretagne, il chasse actuellement renards, sangliers et cerfs, ces derniers en forêt du Gâvre. L'équipage de Boisfleury est entre les mains du capitaine Henri DE BOISFLEURY et de son frère Arthur qui continueront dans le pays et avec succès les saines et bonnes traditions de notre Vénerie Française.